M. Stanley, qui visita le Sinaï peu après la publication du livre de Forster et se préoccupa de vérifier l'exactitude de ses assertions, s'exprime ainsi : « Aucune des inscriptions que j'ai vues, excepté peut-être une douteuse à Pétra (et non dans le Sinaï), n'a exigé, pour être tracée, ni échelles ni machines d'aucune sorte. La plupart ont pu être écrites par des hommes qui, comme les Arabes, marchant nu-pieds et nu-jambes, se tiennent facilement sur les saillies des rochers, ou même par des hommes vigoureux chaussés de souliers. Je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui n'ait pu être écrite par un homme monté sur les épaules d'un autre homme[1]. Parmi les plus élevées, dans l'ouadi Mokatteb, on remarque de simples noms en grec... Leur situation et leur aspect sont tels, qu'il n'y a guère de cas où il ait fallu, pour les tracer, autre chose qu'un instant d'arrêt, à un voyageur de passage. A Hérimet Haggag, l'un de nous grava, en dix minutes, un cheval beaucoup plus complet qu'aucun de ceux qu'on voit sur ces rochers[2]. »

Les inscriptions sinaïtiques n'ont donc pas exigé un travail immense, comme le supposait Forster, encore moins

[1] « It is not true, dit M. E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 191, that they are found in inaccessible places high up on the rock, nor do we ever meet with them unless there is some pleasant shade or a convenient camping ground close by. In such places, they exist in a confused jumble, reminding one forcibly of those spots which tourist cockneyism has marked for its own. »

[2] Stanley, *Sinai and Palestine*, 1856, p. 57, 58. On trouve les mêmes témoignages dans E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 191; Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 170; S. H. Palmer, *Sinai*, p. 15, 115; etc. M. Lottin de Laval, quoiqu'il accepte en partie, dans son *Voyage dans la Péninsule arabique du Sinaï*, p. 337, 340-341, 345, 347, 352, 355, les idées de Forster, reconnaît néanmoins que celui-ci s'est fait des « illusions, » p. 345; il reproduit, p. 334-338, comme l'avait fait Forster, la lettre du comte d'Antraigues, et en relève une à une les exagérations et les erreurs.

ont-elles réclamé un long séjour dans le désert pour être gravées.

Il n'est pas plus exact qu'elles soient toutes de même caractère, de même langue et de même époque, et qu'on ne les trouve guère que sur la route de Suez au Sinaï. On les rencontre au contraire un peu partout, dans la péninsule, excepté là où elles auraient dû être en plus grand nombre, si l'opinion de Forster était vraie, c'est-à-dire au mont Sinaï[1]; ce qu'il importe plus encore de remarquer, on en a découvert, depuis quelques années, de même langue et de même caractère, c'est-à-dire, sémitiques, en des lieux où n'ont jamais habité les Israélites, à Pétra, dans l'Idumée, dans le Hauran et dans la Syrie centrale.

Les inscriptions sinaïtiques suivent en effet quatre grands courants et elles sont groupées sur quatre voies principales : le groupe le plus considérable est sur le chemin qui conduit au mont Serbal[2]; le second, beaucoup moins important

[1] Il n'y a point d'inscription sinaïtique sur le mont Sinaï proprement dit; elles sont aussi très rares dans le voisinage. Voir *Sinai and Palestine*, 1856, p. 57, où se trouve l'énumération complète des localités possédant des inscriptions, et H. S. Palmer, *Sinai*, p. 114-115. « We find Sinaitic as well as Greek inscriptions, dit M. E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 192, not only on all the principal roads, but wherever shade, water, or pasture would attract a concourse of men; and they occur as far as the camelroads extend, especially in the vicinity of the ruined monasteries; but where these are perched upon the inaccessible rocks or at the places of pilgrimage themselves, they are, with few exceptions, seldom found. Serbal, which served as a beacon tower, and consequently became a secular place of gathering, has many such inscriptions, but Sinai's hallowed chapels and confessionnal archways are without a trace of them. » La mosquée du couvent de Sainte-Catherine a seule quelques *graffiti* arabes. *Ibid.*, p. 111.

[2] M. Ch. Forster prétend à tort, *Israel in the Wilderness*, p. 171-222, que le mont Serbal est le mont Sinaï sur lequel la loi fut donnée aux Hébreux. Les preuves du contraire sont données dans *La Bible et les découvertes modernes*, 5e édit., t. II, p. 489 et suiv.

sur la route qui mène au Sinaï; le troisième se dirige vers Pétra; le quatrième est dans le Hauran[1]. Loin d'être circonscrites dans le pays que parcourut Israël à l'époque de l'Exode, elles s'étendent donc depuis l'Égypte à l'ouest, jusqu'au Hauran, au nord-est[2].

La vallée où les inscriptions sont le plus nombreuses[3] tire son nom de cette circonstance même : les indigènes l'appellent *Ouadi Mokatteb*, « la vallée écrite[4]. » Elle est située sur la route qui mène de l'Égypte à la fertile oasis de l'ouadi Feiran et au mont Serbal. Les Israélites durent la traverser, quand ils quittèrent la terre de la servitude pour aller prendre possession de la Terre Promise, mais tous les voyageurs qui parcourent la péninsule suivent aussi cette vallée. Elle forme une petite plaine stérile, qui, à certains endroits, a une lieue de large; sa longueur est d'environ trois heures de chameau[5]; d'un côté s'élèvent des collines à pente douce, de l'autre de belles montagnes. Au pied des basses collines sont quelques plateaux isolés, d'où se sont

[1] Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 172.

[2] Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 170. Une inscription sinaïtique trouvée à Pétra est reproduite dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. IX, p. 230; les inscriptions écrites dans la même langue et avec la même écriture, découvertes en Syrie et dans le Hauran, ont été publiées et traduites par M. le comte de Vogüé, dans sa *Syrie centrale, inscriptions sémitiques*, 1868-1877.

[3] L'ouadi Mokatteb est l'endroit où les inscriptions sont le plus nombreuses, parce qu'il est traversé par la principale route de la péninsule et a été ainsi très fréquenté. E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 192; H. S. Palmer, *Sinai*, p. 119.

[4] Voir Figure 7, une vue de l'ouadi Mokatteb, d'après Léon de Laborde, *Voyage de l'Arabie Pétrée*, 1830, pl. IX. Nous devons prévenir d'ailleurs que les voyageurs qui ont visité après lui la péninsule ont accusé ses dessins de manquer d'exactitude. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 165. Léon de Laborde fait remarquer, p. 70, que sa représentation est la première qui ait été faite de l'ouadi Mokatteb.

[5] Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 166.

7. — Vue de l'ouadi Mokatteb.

détachés, par places, des rochers de grès sur une étendue de plusieurs lieues. C'est sur ces rochers que sont tracées les inscriptions[1]. La plupart sont du côté ouest de la vallée[2].

Mais l'ouadi Mokatteb ne contient pas seulement des inscriptions sémitiques, comme le suppose Forster; là et ailleurs, il y en a en langues diverses, en copte, en grec, en latin. Quelques-unes de ces dernières sont incontestablement d'origine chrétienne.

« Comme je savais que Forster et Tuch étaient d'accord pour admettre que l'hypothèse de l'origine chrétienne des inscriptions était fausse et que c'était par méprise qu'on croyait y voir des croix, je n'en fus que plus surpris, dit M. A. Stanley, de voir des croix nombreuses et si bien formées. De quelque manière qu'on puisse les expliquer, je ne puis guère avoir le moindre doute qu'elles ne soient, pour la plupart, l'œuvre des chrétiens, simples voyageurs ou pèlerins... On ne peut les attribuer aux Israélites[3]. »

[1] E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 190-191. — M. Stanley, *Sinai and Palestine*, 1856, p. 58, remarque que, quelque nombreuses que soient les inscriptions de l'ouadi Mokatteb, elles le sont moins cependant que les *graffiti* des voyageurs européens sur les monuments de la vallée du Nil, depuis seulement le commencement de ce siècle.

[2] Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 166.

[3] Stanley, *Sinai and Palestine*, p. 59. M. Levy, qui a restreint le plus possible le nombre des inscriptions chrétiennes, en nabathéen, s'appuie sur ce qu'il n'en a trouvé que trois dans les collections de Grey, de Lepsius et de M. Lottin de Laval, qui portent un signe chrétien caractéristique. *Ueber die nabatäischen Inschriften*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1860, p. 392. Le fait est vrai, mais il existe un nombre assez notable d'inscriptions précédées de ces signes, lesquelles n'ont pas été reproduites par ces auteurs. — Lepsius a attribué les inscriptions sinaïtiques à une communauté chrétienne, dont il a supposé que Feiran était la ville principale. En réalité beaucoup d'inscriptions sont païennes, mais l'origine chrétienne d'un certain nombre est inconestable. « They have been attributed entirely to Christian pilgrims, but

Il résulte de l'examen des figures et des lettres, en tenant compte de leur forme et surtout de leur couleur, que les inscriptions sont d'époques très différentes, les plus anciennes étant naturellement celles dont la couleur se rapproche le plus de celle du rocher sur lequel elles sont tracées.

Les inscriptions sémitiques sont mêlées avec des inscriptions grecques et arabes, mais ces dernières sont en petit nombre ; les latines sont plus rares encore ; elles ont d'ailleurs presque toutes le même aspect et la même couleur antique. La plupart des inscriptions grecques sont de simples noms propres[1]. La plus connue des inscriptions latines est la suivante[2] :

CESSENT SYRI

ANTE LATINOS

ROMANOS.

Les croix de tout genre et de toute forme abondent ; elles sont placées ordinairement au commencement des inscrip-

although some of them are undoubtedly their work, the other localities in which they are found renders it extremely improbable that they can be assigned exclusively to this class. » E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 191-192. « That many of the writers were Christians is proved by the number of christian signs which they used, but it is equally clear from internal evidence that a large proportion of them were Pagans. » *Ibid.*, p. 193. Cf. H. S. Palmer, *Sinai*, p. 118. Voir les croix des inscriptions grecques reproduites par Lepsius, *Denkmäler*, Abth. VI, t. XI, Bl. 14, nº 18; 16, nº 48 *bis;* Bl. 17, nos 72, 73, 74, 87, 88, etc.

[1] Précédés quelquefois de μνεσθῆ et suivis de la qualité de celui qui écrit, comme à Matali Hudherah : « There are many Greek and Sinaitic inscriptions, dit M. E. H. Palmer, on the neighbouring rocks, which I imagine were written by the soldiers and sentries posted here, as one or two have the word στρατιώτης after their names. » *The Desert of the Exodus*, t. II, p. 313. Cf. Lepsius, *Denkmäler*, t. XI, Bl. 19, nº 134, 9; Bl. 21, nº 158.

[2] Grey, *Transactions of the Royal Society of Literature*, 1832,

tions, qu'elles soient sémitiques, grecques ou arabes. La croix est souvent seule ; quelquefois elle est placée entre l'alpha et l'oméga[1].

A + Ω

On trouve le mot Kyrie, abrégé en KE ; on voit aussi ces mots :

ΙΗΣΟΥ ΧΡΙΣΤΕ ΕΛΕΙΣΟΝ[2].

Du reste, s'il y a, dans le Sinaï, des inscriptions beaucoup plus récentes que l'époque de l'exode, il y en a aussi de plus anciennes.

L'ouadi Maghara, stérile comme les autres ouadis de la péninsule, se distingue en particulier par des inscriptions hiéroglyphiques d'une haute antiquité : quelques-unes sont aussi antiques que les pyramides, les autres sont de l'époque des grands rois thébains. D'autres inscriptions égyptiennes se trouvent à Sarabit el-Khadim. Les unes et les autres sont l'œuvre des Égyptiens qui travaillaient aux mines de cuivre et de turquoises du voisinage.

Comme l'histoire de ces mines est propre à jeter beaucoup de jour sur l'histoire du Sinaï et de ses inscriptions, comme elle peut servir à éclaircir différents passages de nos Livres Saints et nous aider ainsi, en particulier, à montrer combien sont fausses les explications de Ch. Forster, il est nécessaire de faire connaître un peu plus longuement ce

pl. 13, nº 9. Grey dit de cette inscription, *ibid.* : « The following Roman Inscription is perfect and plain, — but *cut*, not dotted out. » De l'ouadi Mokatteb.

[1] Stanley, *Sinai and Palestine*, p. 59; Lepsius, *Denkmäler*, t. XI, Bl. 16, nº 48 *bis*, 1.

[2] Levy, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1860, p. 393.

que nous ont appris sur ce sujet les explorations des savants de notre siècle. On voit, par tout ce que nous venons de dire, que les faits sur lesquels le ministre anglican appuyait ses interprétations sont inexacts ; nous démontrerons bientôt que ces interprétations elles-mêmes sont purement imaginaires.

CHAPITRE V.

LES INSCRIPTIONS ÉGYPTIENNES DES MINES DU SINAÏ.

Les inscriptions hiéroglyphiques les plus anciennes se rencontrent dans l'ouadi Maghara.

L'ouadi Maghara est au nord de l'ouadi Feiran, à l'est de la plaine d'el-Marka qui longe une partie de la rive orientale du golfe de Suez. Maghara est un mot arabe qui signifie « caverne » et rappelle les travaux souterrains exécutés par les Égyptiens pour l'exploitation des mines[1].

Les pharaons s'emparèrent de cette région à une époque très ancienne[2], dès la fin de la IIIe dynastie, avant que la grande pyramide de Gizéh fût encore bâtie, plusieurs siècles avant qu'Abraham descendît en Égypte. Ils l'abandonnèrent et la réoccupèrent à diverses reprises, pour en exploiter le minerai, pendant une période d'environ deux mille ans, c'est-à-dire jusqu'à la XXe dynastie, du temps de Ramsès IX, un siècle environ après l'exode.

Pendant les premiers siècles, on n'avait exploité que les mines de l'ouadi Maghara; plus tard, à partir de la XIIe

[1] Sur les mines du Sinaï, on peut voir Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 66 et suiv.; Birch, *Progress of Biblical Archæology*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1872, p. 7-8, 9; H. S. Palmer, *Sinai*, p. 84-98. Sur l'état actuel des mines de turquoise du Sinaï, voir Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, t. II, p. 723-725; *Journal officiel*, 11 juillet 1881, p. 3823, et 3 avril 1882, p. 1822.

[2] Les Égyptiens appelaient le Sinaï le pays du *mafka* et *Maganna*. C'est ce que prouve une liste géographique égyptienne qui appelle Maganna le pays du *mafka*. *Records of the past*, t. XI, p. 148, ligne 17. Les inscriptions cunéiformes donnent aussi au Sinaï le nom de Magan. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, 1878, p. 282; Oppert, dans *Götting. gelehrte Anzeigen*, 25 juin 1879, p. 775.